Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **2 (1952)**

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PAUL DENIS, O. P. : *Les origines du monde et de l'humanité.* Liège, La Pensée catholique ; Paris, Office général du Livre, 1950, 179 p. Etudes religieuses, n° 670.

La science, la philosophie et la Bible apportent chacune leurs lumières particulières sur ce problème capital pour tout homme qui pense. Confronter leurs affirmations, en déterminer la portée et la valeur, en découvrir les imbrications, de manière à aboutir à des conclusions valables, tel est le but poursuivi et heureusement atteint par l'auteur au travers du maquis des hypothèses scientifiques, des argumentations philosophiques et des discussions exégétiques.

Bref, dense et pourtant toujours limpide et d'agréable lecture, l'ouvrage comprend cinq parties, dont les trois premières seulement sont consacrées à la confrontation ci-dessus, les deux dernières se limitant à une étude purement biblique. La première traite de *l'origine de l'univers*, du triple point de vue de la science, de la philosophie et de la révélation ; la seconde, de *l'évolution de l'univers*, commençant par l'examen des théories astronomiques sur sa formation, poursuivant par l'étude des hypothèses sur l'apparition de la vie et sur son évolution, et terminant par l'analyse du premier chapitre de la Genèse. La troisième s'attache au problème de *l'origine de l'humanité* et interroge successivement les sciences naturelles sur la parenté de l'homme et des singes, la philosophie sur l'origine de l'âme et la Bible sur la création de l'homme. La quatrième, intitulée *Les débuts de l'histoire humaine*, fait l'exégèse des récits bibliques concernant le paradis et la chute. Quant à la dernière, elle nous donne une *interprétation générale des récits de la Genèse.*

L'intention apologétique de l'ouvrage est manifeste. Il s'agit de montrer qu'une exégèse biblique conforme aux directives des encycliques papales, n'est en conflit ni avec les résultats acquis par une science respectueuse de ses méthodes, ni avec les conclusions d'une saine philosophie, mais les confirme ou les complète. Rejetant le littéralisme biblique comme le mythisme, l'auteur distingue, dans les premiers chapitres de la Genèse, entre le cadre, conforme aux habitudes littéraires des Sémites, et le contenu, qui est objet de révélation. « Dépouillée de son vêtement poétique », la réponse que donne

la Genèse au problème de l'origine du monde et de l'homme « se résume à ceci : l'univers, l'homme et la famille ont pour auteur un Dieu unique et libre, d'une puissance et d'une bonté qui rayonnent avec magnificence et ont produit toutes choses avec ordre en temps voulu » (p. 151-152).

Cette vérité ne se heurte nullement aux affirmations des sciences ou de la philosophie. Au contraire ! La loi d'entropie, formulée il y a plus d'un siècle par Carnot et toujours reconnue, favorable à l'idée d'un commencement de l'univers, engage à l'abandon des anciennes cosmogonies cycliques. La philosophie, en revanche, ne se montre pas si favorable à cette manière de voir : si elle postule pour tout être une cause première, affirmant ainsi sa dépendance verticale, rien ne l'oblige, sur le plan horizontal, à fixer un terme initial à la chaîne des existences antérieures dont il est issu. Mais là où la science s'avance timidement, là où la philosophie hésite, la Bible apporte la révélation divine : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. »

Les diverses hypothèses scientifiques qui veulent expliquer l'origine de la vie à partir d'un donné antérieur ne soutiennent pas la critique. Il est plus raisonnable d'admettre que « la présence de la vie sur la terre postule une intervention supérieure aux forces matérielles abandonnées à elles-mêmes » (p. 46).

Quant à l'évolution des êtres vivants, le principe en est généralement admis aujourd'hui, bien que son application n'ait pu être constatée que dans certaines limites et que le processus évolutif nous demeure inconnu. Si l'« on peut *croire* à une origine commune de tous les êtres vivants, il n'est aucunement exclu que la vie ait pris naissance à plusieurs reprises » (p. 58).

Quelles que soient encore les incertitudes en ce domaine, le récit biblique des six premiers jours n'a aucune prétention scientifique à faire valoir. Il est un message exclusivement religieux annonçant la « dépendance totale des créatures à l'égard du créateur », il « souligne la perfection et la bonté de l'œuvre divine », comme il « relève l'aisance de l'action créatrice » (p. 59). Nous sommes donc voués, par une dispensation divine, à ignorer plus qu'à connaître la naissance de l'univers et son organisation, comme la naissance de la vie et son épanouissement.

Des incertitudes analogues entourent le problème des origines de l'humanité. Si notre apparentement aux singes supérieurs s'impose à la paléontologie, une totale obscurité subsiste sur le mode concret de l'insertion de la branche humaine sur le tronc des primates. A supposer que la science parvienne un jour à l'élucider, le problème du passage de la vie animale à la vie de l'esprit exigera toujours « une intervention qui dépasse les forces de la vie simplement organique »

(p. 92). La philosophie thomiste, appuyée par celle de Bergson, confirme cette pensée lorsqu'elle démontre l'indépendance de l'âme à l'égard de l'être matériel, ainsi que son immortalité ; elle établit en conséquence que l'âme « ne peut recevoir l'existence que de Dieu » (p. 105), par création. « Laissé en définitive non résolu par les sciences biologiques et historiques, le problème humain s'éclaire d'une lumière nouvelle en philosophie, et la réponse qu'il y découvre est suffisante pour apaiser l'angoisse naturelle qui étreint l'homme s'interrogeant sur son propre sort » (p. 106). La Genèse n'aura plus à nous apprendre sur l'origine de l'humanité que sa formation à l'image de Dieu.

Les perspectives thomistes de l'auteur sont manifestes. Elles nous indiquent aussi dans quelles limites s'inscrit le cercle des lecteurs à qui son exposé sera le plus directement profitable. Cependant, bien informé du point de vue scientifique et écrit par un exégète distingué, qui a soin de marquer les nuances entre la pensée de la Genèse et la doctrine de l'Eglise, l'ouvrage rendra service à tous les croyants qu'intéresse le problème des origines.

JEAN BURNIER.

AGOSTINO GEMELLI : *La Fecondazione artificiale.* Milano, « Vita e Pensiero », 1949, 140 p.

Fr. AGOSTINO GEMELLI, O. F. M. : *S. Francesco d'Assisi e la sua « Gente poverella ».* Milano, Collana Francescana di « Vita e Pensiero », 1950, 240 p.

Lorsque la vie fut bien remplie et que l'esprit possède encore toute sa vigueur, il est naturel qu'un homme de pensée et d'action jette un regard sur son passé et se replonge dans les sentiments de sa jeunesse. N'est-ce pas, en un certain sens, ce qu'a fait le Père Gemelli, vaillant septuagénaire et recteur magnifique de l'Université catholique du Sacré-Cœur à Milan, en publiant, à un an d'intervalle, les deux petits volumes que nous signalons ? Au premier abord, rien de commun entre ces deux titres ; et chacun cependant, à sa manière, évoque les premières années de lutte et de victoire. L'un est d'ordre médical — or le Père Gemelli, avant de revêtir l'habit franciscain, avait été médecin chef de l'Hôpital général de Milan — et traite du problème posé par la *Fécondation artificielle,* non seulement dans l'Italie contemporaine et du point de vue de l'enseignement officiel de l'Eglise catholique, mais en se référant en plus à la position de l'Eglise anglicane. Une bibliographie des plus récentes publications sur le sujet complète heureusement cette étude.

L'autre ouvrage est particulièrement émouvant. L'auteur, en des pages extraordinairement évocatrices, nous raconte ses premiers

contacts avec le pays où vécut saint François, à l'époque où il venait de prononcer ses vœux. Plus qu'une œuvre d'historien, ce récit volontairement dépouillé est un chant de reconnaissance qu'apporte, au soir de sa vie, un savant chargé d'expérience et d'honneurs et dont la foi fut un jour renouvelée, puis sans cesse nourrie, par l'exemple de ce mystique qui ne voulut être qu'un « petit pauvre » de Jésus-Christ.

EDMOND ROCHEDIEU.

FRITZ MEDICUS : *Menschlichkeit. Die Wahrheit als Erlebnis und Verwirklichung*. Zürich und Stuttgart, Artemis-Verlag, 1951, 378 p.

Le problème de l'homme, l'anthropologie, occupe aujourd'hui une place centrale en philosophie, sans doute parce que l'homme, l'humanité de l'homme sont en danger ; « Les hommes contre l'humain », dit Gabriel Marcel. *Menschlichkeit*, de M. Fritz Medicus, ancien professeur de philosophie à l'Ecole polytechnique fédérale, s'attache particulièrement à la valeur de vérité : non seulement formulation intellectuelle valable, mais expérience et actualisation qui lui confèrent une dimension ontologique. M. Medicus traite de la condition actuelle de l'humain tout en puisant dans le trésor séculaire de la philosophie, en particulier chez Kant et ses successeurs. L'attention au concret, au contingent, ne l'amène pas à oublier l'universel.

La première partie, consacrée aux fondements, montre que la philosophie ne peut être (pas seulement du moins) une science exacte, selon l'ambition de Husserl ; la science elle-même a une histoire. La philosophie émane de l'homme entier et s'adresse à l'homme entier, sa vérité dépasse le terrain de la science, sans perdre de son caractère supra-temporel. M. Medicus affirme la primauté du vrai par rapport au bien, au juste, au beau ; le vrai juge de tout et enveloppe l'infini.

Il y a, comme l'a vu Gabriel Marcel, des problèmes et des mystères. Notre moi en est chargé ; il plonge dans la nature et se relie à la société : deux réalités qui nous portent, mais qui souvent aussi nous égarent, nous font oublier l'humain, ses fins, ses tâches : tout le problème des devoirs et des droits de la personne et de la société est là. Là où la nature, la société et la personne commettent des empiètements, il en résulte un manque d'unité interne, une dissociation ; M. Medicus en voit fort bien l'effet perturbateur ; c'est du point de vue de l'humanité (Menschlichkeit), de l'humain, que ce conflit doit être arbitré.

L'autonomie du Verstand ne vaut que sur le plan de l'objet ; Dieu ne peut être saisi sur ce plan-là, encore que notre tendance

soit de l'y projeter. Dieu n'est pas seulement « quelqu'un », mais « unendliche Persönlichkeit ». La foi n'entre en conflit avec la raison que si, de façon illégitime, elle s'attache au plan de l'objet, au lieu de viser ce qui le dépasse dans l'expérience.

M. Medicus examine dans sa seconde partie : « Le domaine de la vérité », des problèmes d'application, avec ce même souci de l'humain, critère suprême, au-dessus de tout formalisme. Telles l'injustice dans la société, la révolte, la guerre. Le service militaire ne peut être rejeté que par celui qui entend se libérer absolument des limites de la « situation » historique, tel le moine, à qui l'Etat a le devoir de le permettre. Lorsque l'Etat, toutefois, est aux mains de puissances démoniaques, la révolte est légitime, car la communauté humaine, dans le dit Etat, a de ce fait cessé d'exister ; la réalisation des valeurs supérieures y rencontre des obstacles voulus, concertés. Il n'y a pas de morale différente pour l'Etat et pour les particuliers, encore que le lien historique influence plus fortement le premier que le second.

M. Medicus condamne, au nom de l'humain, le formalisme strict de Kant et de Fichte, qui nous fait un devoir de dire la vérité même à l'assassin qui cherche sa victime (on sait ce que cela veut dire en notre temps de fanatisme idéologique) ; il serait interdit, selon ce formalisme, de cacher un fugitif innocent, ce qui suppose pourtant du courage, de l'héroïsme même. Les règles ne sont pas des vérités absolues à suivre aveuglément. La vraie humanité sait s'élever au-dessus de la règle, comme le firent l'Antigone de Sophocle, Jésus-Christ, « maître du sabbat ». M. Medicus rejoint ici les analyses de Jean-Jacques Gourd, dégageant un incoordonnable, grâce auquel nous échappons à l'esclavage du légalisme. L'humanité de l'homme doit rester le but suprême de notre effort.

Certes, « le mot humanité n'a pas de sens objectif. Ce n'est que par expérience intime que nous pouvons savoir ce qu'il signifie ». L'humanité, le sens de l'humain, présupposent l'amour.

Une transcendance absolue de Dieu anéantirait l'homme. Mais les concepts expriment mal la vérité religieuse ; l'esprit critique s'y applique légitimement, à condition de ne s'en prendre qu'à nos représentations et non aux biens spirituels dont elles visent à être l'expression. L'humanisme de M. Medicus est foncièrement religieux ; c'est justement pour cela qu'il ne veut pas la religion solidaire de formulations susceptibles de devenir caduques.

Menschlichkeit s'adresse à la fois aux philosophes et aux esprits cultivés ; il prolonge l'effort de celui qui, pendant trente-cinq ans, contribua avec succès à humaniser les études à l'Ecole polytechnique fédérale au moyen de la philosophie.

MARCEL REYMOND.

VICTOR MARTIN : *Socrate parmi nous*. Neuchâtel, La Baconnière, 1951, 126 p.

Ce petit livre est un témoignage. Sous l'helléniste, il découvre l'homme, porteur d'un message et d'une mise en garde. Si M. Martin nous propose l'exemple de Socrate, c'est qu'il s'engage sur ses traces, retrouvant en lui cette exigence morale, ce « supplément d'âme » que réclamait Bergson. La civilisation nous a comblés : nous disposons d'instruments pour tous usages ; il n'est pas jusqu'au mécanisme de notre âme que nous ne savons régler ingénieusement par le jeu des réflexes. Mais ces richesses, qui devraient nous affranchir, nous étouffent. Nous méconnaissons l'essentiel, qui est « la primauté du problème des fins ». Nouveaux sophistes, nous savons tout sauf la valeur du savoir. Revenir à Socrate, ou plutôt laisser Socrate revenir *parmi nous*, c'est écouter une voix éternelle qui nous dit : « Sans la possession du vrai bien, celle de toute autre chose est inutile. »

Cette thèse, dira-t-on, n'est pas nouvelle. C'est celle du « science sans conscience ». En la rattachant à Socrate par d'heureuses citations, en signalant d'autre part de manière concrète les excès du mal qui nous accable aujourd'hui, M. Martin rapproche de nous le grand Athénien et fait entendre à nos oreilles un généreux cri d'alarme. Ce qu'il nous apporte en ces pages, c'est autre chose qu'une étude sur un héros du passé, c'est l'expérience et le mot d'ordre d'une vie.

Est-ce coïncidence ? A l'instant où nous achevons ces lignes, la radio nous transmet un « forum » de quelques techniciens sur le problème douloureux des accidents de la route. Les spécialistes tombent d'accord sur ce point : multiplier signaux, contrôles et sanctions est fort bien, mais ne résoudra rien, car « le problème de la circulation automobile est un problème moral ».

Socrate est encore parmi nous.

RENÉ SCHAERER.

MAX LÜSCHER : *Psychologie der Farben*. Basel, Test-Verlag, 1949, 135 p.

Ce jeune psychologue bâlois tente simultanément une psychologie de la couleur et une typologie des caractères. Un test lui permet d'inventorier conscient et inconscient ; chaque couleur, dit-il, est aimée ou refusée. Le sujet choisit parmi des couleurs présentées deux à deux celles qu'il préfère. Un tableau synoptique permet de lire rapidement son caractère.

Aucun test ne peut être jugé ou critiqué théoriquement ; c'est à l'usage qu'il se révèle valable ou non. M. Lüscher a déjà obtenu de beaux succès pratiques, dont nous le félicitons.

Sa caractérologie nous retiendra davantage. On pourrait croire que les succès empiriques qui sont les siens l'ont engagé à classer en types les différentes personnes que son activité de praticien lui a permis de connaître. Il n'en est rien. M. Lüscher fait de la caractérologie en philosophe, et en philosophe rationaliste. Toute sa psychologie pratique est rattachée étroitement à des considérations philosophiques sur le sujet et sur le monde. Il y a là un trait caractéristique de certaine psychologie allemande, conçue comme une *ancilla philosophiae*, renonçant à son autonomie pour devenir un secteur particulier — empirique — de la philosophie générale — a priori. Il est impossible, dit M. Lüscher, il est exclu a priori qu'il y ait davantage de quatre situations caractérologiques fondamentales. Le sujet est soit braqué vers le monde qui l'entoure (extraverti), soit replié sur lui-même (introverti) ; dans chaque cas, il peut dominer son objet ou se laisser dominer par lui (activité et passivité) ; d'où quatre types caractérologiques.

Cette manière de penser laisse rêveur l'esprit français, épris d'expérience et soucieux du fait. Au point de vue psychologique, nous serions tenté d'y voir une fantaisie de métaphysicien, si de curieuses concordances n'éveillaient notre attention. En effet, Paul Diel, dans son ouvrage sur la Motivation, arrive par d'autres voies aux mêmes résultats ; et, chose curieuse, Ernest Ansermet, dans l'ouvrage qu'il projette d'écrire sur la Phénoménologie de la musique, obtient également une typologie quadripartite identique. C'est que, répond Lüscher, l'analyse a priori épuise les possibilités des formes de pensée impliquées dans tout comportement psychologique.

Si la démarche intellectuelle dite a priori devait l'emporter en psychologie sur la méthode expérimentale, la psychologie de demain nous promet un sensationnel retour à la psychologie rationnelle des Aristote et des Thomas — au plus grand dam des behavioristes. Malgré tout, il faut le dire, l'esprit français attendra toujours que ces vues de l'esprit soient scientifiquement corroborées par des faits, par des observations cliniques minutieuses en particulier. Et en attendant le jour où la psychologie atteindra la rigueur et l'efficacité de la physique, remercions M. Lüscher de nous avoir fait abondamment réfléchir sur l'imbrication étroite de la psychologie et de la métaphysique.

J.-Claude Piguet.